

NOTES SUR LA REGLE DE SAINT BENOIT ET L'ICONOGRAPHIE DE PAQUES DANS L'ART ANTIQUE

« Avec la joie du désir suscité par l'Esprit, attendez la sainte Pâque »
(RB 49,7)

Introduction

La vie du moine, en tout temps, doit se conformer au régime du Carême, dit saint Benoît (RB 49). Cela signifie que le temps du Carême est un moment favorable pour vivre plus intensément tout ce qui fait déjà partie de la vie chrétienne et monastique (RB 49,1-3.5). La vie du moine doit être constamment animée par la recherche de Dieu et le désir du ciel. Il est donc entendu que la joie de Pâques doit être présente dans la vie de chacun. Cependant, en raison de notre faiblesse, la force de vivre constamment en présence du Christ ressuscité et de maintenir vivante dans nos cœurs la flamme de joie que l'événement pascal provoque en nous est quelque chose que peu de gens possèdent, aussi saint Benoît nous conseille-t-il de profiter du temps du Carême pour nous laisser envahir par un esprit nouveau, par la joie de l'Esprit Saint (RB 49,6).

Pour cela, il est nécessaire de se consacrer plus fréquemment et plus fidèlement à la prière et à la *lectio divina*. L'aspect ascétique qu'implique le Carême n'a d'autre but que de corriger en nous les imperfections et les défaillances du passé. Les petites abstinences - parfois sous-estimées - servent à nous aider à redresser notre chemin, notre vie ; pour que cela soit efficace, il ne peut s'agir d'une abstinence du superflu, mais de quelque chose qui nous touche vraiment et nous met en mouvement vers un changement profond et sincère. Les prescriptions du Carême matériel nous aident à vivre le Carême spirituel, c'est-à-dire l'attente incessante et joyeuse de notre salut, qui est la Pâque de la Résurrection du Seigneur.¹

La Règle bénédictine veut nous guider vers le Seigneur ressuscité. Il existe une tension eschatologique dans la vie monastique, c'est-à-dire une tendance à rechercher Dieu sans cesse, à vouloir vivre avec Lui, à rechercher les choses éternelles sur la base des anticipations possibles dans les cloîtres du monastère, comme l'*Opus Dei* qui nous rapproche de la fonction des anges, la tranquillité des cloîtres qui anticipe le repos éternel, le monastère lui-même qui représente la Jérusalem céleste, les jardins qui rappellent le paradis terrestre, qui sera remplacé par le paradis céleste, où le moine vivra en sécurité en présence de Dieu. C'est précisément pour cette raison que nous comprenons combien l'observance du Carême bénédictin n'est pas un régime austère de mortifications extraordinaires, mais un effort pour accentuer la vigilance, l'espérance, la charité, la prière, comme préparation à la célébration de Pâques. Saint Benoît lui-même déclare qu'il espère « n'y rien établir de rigoureux, ni rien de trop pénible » (RB Prol 46). L'ascétisme bénédictin est très équilibré et l'exigence de la Règle est la fidélité quotidienne à l'Évangile du Christ.

¹ P. DELATTE, *Commentaire sur la Règle de Saint Benoît*, Solesmes, 1985, p. 362.

Saint Benoît consacre un chapitre entier de la Règle au chant de l'Alléluia (RB 15 ; 9 ; 11 ; 12), qui est exécuté tout au long de l'année, mais qui est silencieux pendant le Carême, alors que nous attendons le glorieux Alléluia qui annonce la Résurrection du Seigneur. L'événement pascal est au centre de notre foi, au centre de la vie ecclésiale depuis le début : il régit et organise la vie - intérieure et extérieure - de la communauté monastique. L'apôtre Paul écrit : « Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est sans valeur » (1Co 15,17). La Pâque de la Résurrection du Seigneur illumine l'existence humaine et toute l'Écriture Sainte, de la Genèse à l'Apocalypse. Pour vivre toute l'année dans l'attente de notre salut et, en même temps, pour goûter et expérimenter les fruits de ce salut, nous devons nourrir en nous une mémoire de la foi qui nous aide à écouter, lire et interpréter les événements et les interventions du salut dans notre vie personnelle et communautaire.

Les premiers chrétiens lisaient les événements bibliques à la lumière de la résurrection du Christ et exprimaient leur foi par l'art, notamment l'art funéraire. Le but de cet article est de faire un bref voyage dans l'art des chrétiens des premiers siècles qui, avec les Pères de l'Église, ont pu lire les événements du salut à travers l'Écriture Sainte. Nous aussi, nous devons avoir cette sensibilité, apprendre à voir, à entendre et à lire dans nos vies l'action de Dieu Créateur qui poursuit son œuvre dans l'histoire humaine et qui ne peut se contenir dans son immense amour. C'est pourquoi le Verbe s'est incarné dans l'histoire humaine, a rétabli l'Alliance avec le Père et a envoyé l'Esprit Saint pour nous ramener au Royaume éternel.

L'art chrétien est né au cours du troisième siècle et n'avait pas un simple rôle décoratif, puisque son but principal était de communiquer la foi. Il s'agit donc de la mémoire (actualisation) et de la transmission d'une rencontre, d'une rencontre avec une personne divine : Jésus-Christ. Quelles représentations les premiers chrétiens utilisaient-ils pour parler du mystère pascal qui est au cœur de la foi chrétienne ? A partir de ces récits et représentations artistiques, comment interpréter l'événement pascal dans la Règle de saint Benoît ? C'est ce que nous nous proposons d'étudier, avec des réflexions simples qui peuvent servir de méditation à l'occasion de la Sainte Pâque.²

² Il presente articolo è frutto di libere riflessioni durante il corso di Storia dell'Arte Cristiana Antica, tenuto dal prof. Umberto Utro presso la Pontificia Università Gregoriana (Roma), Facoltà di Beni Culturali della Chiesa. Cfr. in particolare: U. UTRO, *Kalòs Poimén. L'arte cristiana nel secolo di Agata*, in *Agata santa. Storia, arte, devozione*, catalogo della mostra (Catania, 29.I - 4.V.2008), Milano-Firenze 2008, pp. 191-206. L'articolo prende come punto di riferimento anche il libro di Dulaey che raccomandiamo vivamente: M. DULAEY, *I simboli cristiani. Catechesi e Bibbia (I-VI sec.)*, Cinisello Balsamo, 2004.

1. Les femmes pieuses au tombeau vide



Raffaello Sanzio, *Résurrection du Christ*, Musée d'Art de São Paulo, Brésil.

Aujourd'hui, lorsque nous parlons de la résurrection du Christ, l'image de Jésus sortant glorieusement du sarcophage, de la grotte, du tombeau nous vient à l'esprit. Il tient souvent un drapeau dans sa main, symbole de sa victoire sur le péché et la mort. Cette iconographie est cependant inconnue dans l'art chrétien primitif, car elle ne s'est pas développée avant l'époque médiévale. Les premiers chrétiens ont représenté l'événement pascal de la résurrection de notre Seigneur d'une autre manière. En réalité, ils ne représentent pas le moment de la Résurrection en tant que tel et cela pour une raison très simple : l'Évangile ne raconte pas le moment exact de la Résurrection ; le récit va jusqu'à la déposition du corps de Jésus dans le tombeau, puis le texte se tait. C'est pourquoi les premiers chrétiens représentent la résurrection selon la scène suivante: les femmes pieuses se rendent au tombeau pour oindre Jésus et ainsi elles deviennent les premiers témoins de la résurrection.

Les femmes qui avaient accompagné Jésus depuis la Galilée suivirent Joseph. Elles regardèrent le tombeau pour voir comment le corps [de Jésus] avait été placé. Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums. Et, durant le sabbat, elles observèrent le repos prescrit (Lc 23,55-56).

Les femmes pieuses voulaient aller oindre le corps de Jésus, mais elles observaient le repos du sabbat. Le récit passe directement du repos du sabbat à la rencontre suivante. Très tôt le dimanche, premier jour de la semaine, les femmes se rendirent au tombeau où le corps du Seigneur avait été déposé, emportant avec elles les huiles aromatiques qu'elles avaient achetées pour l'onction. En chemin elles pensaient : « Qui nous fera rouler la pierre de l'entrée du tombeau ? » (Mc 16,3). Mais lorsqu'elles arrivent la pierre a été enlevée et le tombeau est vide. C'est la scène qui inspire la première représentation de Pâques.

Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, les femmes se rendirent au tombeau, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée sur le côté du tombeau. Elles entrèrent, mais ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Alors qu'elles étaient désespérées, voici que deux hommes se tinrent devant elles en habit éblouissant. Saisies de crainte, elles gardaient leur visage incliné vers le sol. Ils leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité. Rappelez-vous ce

qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée : 'Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et que, le troisième jour, il ressuscite.' » Alors elles se rappelèrent les paroles qu'il avait dites. Revenues du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. C'étaient Marie Madeleine, Jeanne, et Marie mère de Jacques ; les autres femmes qui les accompagnaient disaient la même chose aux Apôtres (Lc 24,1-10).

La plus ancienne représentation de femmes dans une tombe se trouve à Dura Europos, une ancienne cité mésopotamienne fondée en 300 avant J.-C., aujourd'hui en Syrie. À l'intérieur d'une *domus ecclesiae*, dans le baptistère, nous trouvons la scène des femmes pieuses au tombeau. Le destin a voulu qu'avec la destruction de la ville en l'an 256, les murs se soient effondrés sur le bâtiment, préservant ce qui se trouvait en dessous.



Sur la fresque, nous voyons les femmes tenir une sorte de lampe dans la main gauche et un récipient dans la main droite. Pour cette raison, on a d'abord pensé à l'épisode des vierges prudentes (cf. Mt 25,1-13), mais la présence d'un sarcophage et le fait que la fresque se trouve dans le cadre du baptistère expliquent l'épisode de la Résurrection. Les femmes qui avaient accompagné Jésus au Calvaire, restant au pied de la croix, deviennent maintenant les premiers témoins de la Résurrection. Ce n'est pas un détail ni un fait à sous-estimer, car dans cette société, les femmes comptaient peu, elles étaient fragiles, discriminées, soumises aux hommes. Cependant, précisément parce que la femme a un cœur libre de tout désir de pouvoir, elle peut témoigner avec humilité et sincérité de l'événement qui a changé l'histoire et transformé l'homme en lui-même pour toujours. Ce sont des femmes qui s'empresent d'annoncer aux apôtres : le Seigneur est ressuscité !



La rencontre avec Marie-Madeleine et les autres femmes qui, dès l'aube, se rendent au tombeau du Seigneur, est la première de plusieurs rencontres (avec les apôtres réunis au Cénacle ; avec Thomas et les autres disciples, etc.), qui comportent toujours trois moments : la reconnaissance (c'est le Seigneur !), le témoignage et l'annonce.

Les Pères de l'Église ont vu dans la hâte vers le tombeau vide, dans la rencontre avec Jésus, une exhortation à la seule compétition légitime entre les fidèles : celle de la recherche du Christ. Dans la Règle de Saint Benoît, le moine est celui qui par excellence « cherche vraiment le Seigneur » (RB 58,7) et donne des preuves de sa sincérité à partir de trois attitudes particulières : le souci de l'Office divin (*Opus Dei*), la disponibilité à l'obéissance et la patience dans l'humiliation. Le moine est celui qui vit constamment en présence de Dieu et sous son regard (RB 7,10ss ; 4,49 ; Prol 18). Cette attitude se manifeste avant tout dans la disponibilité à écouter et à accueillir la parole divine (RB Prol 1-2). La parole entendue dans l'*Opus Dei* et dans la *lectio divina* (RB 48-49), devient obéissance (RB Prol 1-3.40 ; 5 ; 7,31-34 ; 71) et humilité (RB 7 ; 4,42-43), vertus par lesquelles le moine imite et conforme sa vie à celle du Christ. Et puisque, par amour du Christ (RB 4,21 ; 72,11), le moine lui donne toute sa vie, surtout sa volonté, il ne peut plus rien posséder, y compris sa propre vie (RB 33,4 ; 58,25) : son seul bien est le Christ (RB 4,21).

Les femmes pieuses, principalement représentées dans la figure de Marie-Madeleine, sont un exemple et une inspiration pour notre recherche passionnée de Dieu. Celui qui le cherche avec un esprit simple, serein et sincère le trouve, ou plutôt, c'est lui-même qui se laisse trouver, car Dieu est le premier à venir à la rencontre de l'homme, à se faire connaître. Il appelle l'homme par son nom et l'introduit dans l'intimité de son amour infini. De même, dans la RB, la recherche de Dieu par le moine est une réponse à la recherche du moine par Dieu lui-même³. C'est le Seigneur lui-même qui descend du ciel « afin de voir s'il est quelqu'un qui ait l'intelligence et qui cherche Dieu » (RB 7,27 ; Psaume 13,2), c'est lui qui « cherche son ouvrier dans la multitude du peuple » et lui offre le partage de sa vie divine (RB Prol 14-19). Dieu part à la rencontre de l'homme et, avant même d'être invoqué, se présente à lui en disant : « Me voici » (RB Prol 18). Dieu cherche l'homme indépendamment de ses capacités, parce qu'il cherche la personne, celle qui désire avoir une vie pleine, et qui est donc prête à manifester la sienne, à faire de bonnes œuvres, guidée par l'espérance et la charité (RB Prol 21 ; 4,26.41.74).

L'Évangile de Matthieu nous raconte que Marie-Madeleine et l'autre Marie se sont rendues au tombeau « à l'aube » ; il y a eu un grand tremblement de terre et un dialogue avec un ange du Seigneur qui leur a dit d'aller « vite » annoncer que le Seigneur était ressuscité. « Vite, elles quittèrent le tombeau, remplies à la fois de crainte et d'une grande joie, et elles coururent porter la nouvelle à ses disciples » (cf. Mt 28, 1-8). Aussi chez Marc, Marie-Madeleine et Marie se rendent « de grand matin » [...] « au lever du soleil » au tombeau (cf. Mc 16,1-8). Luc écrit que les femmes se sont rendues « à la pointe de l'aurore » au tombeau, où elles ont reçu la nouvelle de la Résurrection. A leur retour, elles racontent tout aux disciples qui, au début, ne croient pas en leurs paroles. Mais c'est Pierre qui « se leva et courut au tombeau », le trouvant vide (cf. Lc 24,1-12). Dans l'Évangile de Jean, nous lisons également que « de grand matin – c'était encore les ténèbres », Marie-Madeleine se rend au tombeau et voit que la pierre a été enlevée. Puis elle « court » le dire à Simon Pierre et à l'autre

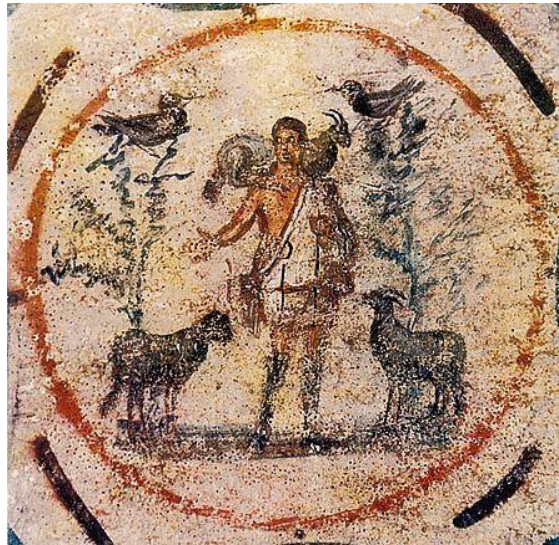
³ Sulla ricerca di Dio nella RB, cfr. A. BÖCKMANN, *Commentaire de la Règle de saint Benoît*, Vol. 3, Paris, Cerf, 2018, pp. 197-202; ID., *La ricerca di Dio. La via benedettina*, disponibile sul sito: https://www.vitanostro-nuovaciteaux.it/wp-content/uploads/Bockman_ricerca_Dio.pdf

disciple. Ces derniers se précipitent alors vers le tombeau. « Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courait plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau » (cf. Jn 20, 1-9).

Comme en ce matin de Pâques, le moine « se hâte » de rencontrer « le Christ Seigneur, le vrai Roi » (RB Prol 3). Il est important de noter certains des termes utilisés par saint Benoît, notamment dans le prologue de la Règle, qui est une grande exhortation à chercher et à suivre le Christ. Il dit : « Levons-nous donc enfin à cette exhortation de l'Écriture, qui nous dit : Voici l'heure pour nous de sortir du sommeil » (RB Prol 8 ; Rm 13,11). Le sommeil de l'indifférence, du péché, des ténèbres doit être brisé par la « lumière déifique », qui rayonne de Dieu, et la « voix divine » qui nous réveille et nous appelle (RB Prol 9). Saint Benoît met l'accent sur deux sens très importants : la vue (la lumière) et l'ouïe (l'écoute de la voix) : « yeux ouverts » et « oreilles attentives ». Il attire notamment l'attention sur l'écoute : « oreilles attentives » (RB Prol 9) ; « Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute ce que l'Esprit dit aux Églises » (RB Prol 11 ; Ap 2,7). Il faut d'abord écouter, recevoir, accueillir et aimer Dieu par une écoute attentive de sa Parole, puis être introduit dans sa lumière, dans l'intimité de Dieu et de sa vie, comme le dit le psalmiste : « Le Seigneur devient intime avec ceux qui le craignent, il leur fait connaître son alliance » (Psaume 25, 14). L'invitation de saint Benoît à travers les termes qui mettent le moine en mouvement sur son chemin vers Dieu est typique de la rencontre avec le Seigneur ressuscité. Les premiers témoins de la Résurrection ne gardent pas pour eux la grâce de l'événement, mais « courent » l'annoncer aux autres. En lisant la RB, et en particulier ce passage du Prologue, nous avons l'impression que notre Saint, qui vit déjà sous la lumière de Dieu, c'est-à-dire la lumière de la résurrection du Christ, ne peut se contenir et garder pour lui tout le bien et la beauté qui naissent de cette rencontre, mais désire ardemment que d'autres fassent aussi cette expérience, afin qu'ils se laissent transformer et illuminer par l'immense grâce du Ressuscité, car notre vocation est de ressusciter avec Lui.

L'évangéliste Jean nous raconte que Marie-Madeleine rencontre deux anges à l'intérieur du tombeau, puis rencontre Jésus lui-même, mais ne le reconnaît pas. C'est seulement lorsque Jésus l'appelle par son nom - Marie ! – qu'elle se retourne et le reconnaît. Le dialogue se déroule généralement l'un devant l'autre. Le récit semble suggérer le processus de conversion, c'est-à-dire le retour définitif à Dieu. C'est ce que signifie la conversion : un changement de direction, de la peur à la joie, des ténèbres à la lumière, du péché à la vertu, de la mort à la vie, de la crainte à la charité parfaite. En d'autres termes, n'est-ce pas là le but de Pâques ? Un passage de la mort à la vie ? Saint Benoît utilise à juste titre l'image de la lumière et des ténèbres pour indiquer l'urgence de la conversion : « Courez, pendant que vous avez la lumière de vie, de peur que les ténèbres de la mort ne vous saisissent » (RB Prol 13). Le temps de la conversion est maintenant, pendant que nous sommes dans cette vie, parce qu'après la mort il n'y aura pas de possibilité de réparer et de redresser nos vies : « Il nous faut courir et agir d'une façon qui nous profite pour l'éternité » (RB Prol. 44). D'où le besoin pressant de « courir la voie des préceptes de Dieu avec une ineffable douceur d'amour » (RB Prol. 49). Le moment est venu, il est urgent, nous devons être éveillés, attentifs, avoir les yeux et les oreilles grand ouverts à l'Écriture, c'est-à-dire à la Parole divine qui ne désire rien d'autre que le salut de l'homme : « Car notre miséricordieux Seigneur dit aussi: Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (RB Prol 38 ; Ez 33,11).

2. Le Bon Pasteur



Il Buon Pastore, III sec. d.C., Catacombe di Priscilla, Roma.

Une autre représentation bien connue de Pâques dans l'art paléochrétien est celle du bon Pasteur. En général, il s'agit d'un jeune garçon vêtu de la tunique typique du berger, courte, nécessitant moins de tissu, de sorte qu'il a des chaussettes pour protéger ses jambes ; il a un sac avec une sangle placée sur sa poitrine ; parfois il a avec lui une flûte de pan et un bâton utilisé pour guider le troupeau (ce bâton deviendra la crosse utilisée par l'évêque dans son diocèse, en tant que berger de ce troupeau).

L'iconographie idéalise le travail du berger, qui est également considéré comme la figure du philosophe, celui qui peut se consacrer à l'*otium*, c'est-à-dire à la contemplation et à la réflexion. En réalité, la vie du berger était très dure. La représentation d'un berger avec un mouton sur ses épaules était largement utilisée dans l'art chrétien primitif. Représenter le berger sur le monument funéraire d'un païen décédé signifiait lui souhaiter la paix dans l'au-delà. Dans le monde grec, la figure du berger était liée au dieu Hermès (ou Mercure), berger des âmes, qui conduisait les âmes des morts dans l'au-delà en les plaçant sur ses épaules, comme des moutons sur les épaules du berger. De cette façon, l'image du berger éveille le souvenir de la vertu du dieu, mais elle n'est pas la représentation du dieu lui-même. C'est la vertu de la philanthropie, l'*humanitas*. Ainsi, la figure du berger « cristoforo », celui qui porte un mouton ou un agneau sur ses épaules, se multiplie dans les expressions artistiques de l'antiquité gréco-romaine, comprise comme une personnification de la vertu de la bonté du dieu à l'égard de l'homme. Les chrétiens ont pris cette image pour représenter le Christ, à la fois parce qu'il conduit les fidèles au ciel et parce qu'il s'attribue lui-même l'image du bon berger. Par conséquent, lorsque nous voyons la représentation du bon berger, nous ne savons pas s'il représente la vertu de la philanthropie dans le monde païen ou s'il représente le Christ à moins qu'il n'ait été trouvé dans un cimetière chrétien ou que d'autres éléments typiquement chrétiens ne soient présents avec lui.

Mais à quoi ressemblait le visage de Jésus ? Quelle était l'inspiration des premiers chrétiens ? Il n'y avait évidemment pas de photographie, et même le voile de Véronique et le Saint Suaire n'ont été découverts que très tard. Le plus ancien visage attribué à Jésus n'est pas celui que nous connaissons aujourd'hui, avec la barbe et les cheveux longs, qui est né vers le IV^e- V^e siècle mais celui d'un jeune homme, sans barbe. Mais les chrétiens, au lieu de l'inventer, ont pris un visage de l'art antique bien connu, le plus beau visage, celui d'un dieu : Apollon. En effet, nous utilisons l'expression « visage

apollinien » pour indiquer la beauté d'une personne, ou un « tempérament apollinien » pour indiquer sa sobriété. Mais c'est un psaume qui nous offre la clé de l'interprétation :

Tu es beau comme aucun des enfants de l'homme, la grâce est répandue sur tes lèvres : oui, Dieu te bénit pour toujours (Ps 45,3).

Saint Jean, après avoir parlé du Christ comme de la « Porte des brebis » (Jn 10,7), le présente comme le « Bon Pasteur » (Jn 10,11). En fait, le texte grec n'utilise pas le terme « bon », mais « beau » (*kalòs*). Donc, ce que Jésus dit, c'est : « Je suis le beau pasteur ». Or, le terme *kalòs* en grec a non seulement un sens esthétique, mais aussi un sens moral, la beauté et la bonté se rejoignent. La beauté de Jésus vient de sa bonté, de son amour infini qui lui fait donner sa vie pour ses brebis : « Je suis le Bon Pasteur, le vrai berger, qui donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10,11). Le contraire du bon pasteur est le mercenaire, qui n'est pas un vrai berger, car il abandonne les brebis, fuit alors que le loup attaque et les disperse (cf. Jn 10,12). En utilisant l'image du Bon Pasteur, Jésus opère une « théophanie », c'est-à-dire une révélation, il dévoile quelque chose de lui-même (*Je suis*), comme il le fera à d'autres moments en utilisant d'autres images : l'eau vive, la vie, la vigne, etc.

Dieu est le berger de son peuple (cf. Ps 95,7) et le sauve des mercenaires qui abandonnent le troupeau et le font mourir. Le Seigneur vient sauver son peuple et, pour cela, il paîtra personnellement son troupeau (cf. Jr 23,3) et enverra un berger selon son propre cœur : ce berger sera David (cf. Ez 34,23). Jésus viendra alors comme le nouveau David, le berger définitif du peuple de Dieu, qui nourrira « les brebis perdues de la maison d'Israël » (cf. Mt 10, 6).

Dans la tradition patristique, les Pères donnent un sens pascal à la figure du Bon Pasteur selon l'Évangile de Jean (cf. Jn 10). Les Pères utilisent également la parabole du Bon Pasteur telle qu'elle est décrite dans les Synoptiques : l'image du berger qui part à la recherche de la brebis perdue. Après la chute d'Adam et Ève par laquelle le péché est entré dans le monde, il fallait sauver la race humaine, symbole de la brebis égarée. Dieu envoie son Fils, le nouveau David, qui accomplit cette action dans le sacrifice de la Croix.

Dans l'Évangile de Matthieu, le berger est avec son troupeau sur la « montagne » (cf. Mt 18, 12-14) ; dans celui de Luc, il est avec son troupeau dans le « désert » (cf. Lc 15, 1-7). Dans les écrits patristiques, ces deux récits se confondent. Dans les commentaires des Pères, c'est généralement l'image de la montagne qui prévaut, car la montagne est le lieu de la rencontre avec Dieu. Jésus est descendu de la montagne, du ciel, à la recherche de la brebis perdue ; cette descente du Christ devient le symbole de l'incarnation du Verbe divin, le symbole de son amour incommensurable pour l'humanité. De plus, la descente du berger est une image de sa *kénose*, c'est-à-dire de son abaissement, de son humiliation, comme l'écrit l'apôtre Paul :

Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix (Ph 2,6-8).

La *kénose* de Jésus ne se limite pas à son incarnation, mais se poursuit dans sa passion et sa mort : en mourant, Jésus descend dans la demeure des morts pour récupérer les brebis perdues, puis remonte au ciel pour les offrir au Père. Jésus rétablit l'alliance de l'homme avec Dieu par sa *kénose* (abaissement), sa résurrection et son ascension au ciel. Ainsi, les Pères de l'Église ont, pour ainsi dire,

« complété » la parabole racontée par Jésus en disant que lui, le Bon Pasteur, a pris sur ses épaules la brebis perdue, image de l'humanité rachetée, pour la porter au Père au moment de son Ascension. Le Berger éternel et ressuscité vient chaque jour à la recherche de l'homme perdu, le sauve par son Sang, retourne au ciel avec la brebis sur ses épaules, et au ciel il y a une fête pour le salut de chaque homme racheté par le sacrifice du Christ. Le Bon Pasteur devient ainsi l'image et le symbole pascal du Christ ressuscité.

Saint Benoît parle de la parabole du Bon Pasteur en se référant à la personne de l'abbé, dans le chapitre intitulé : « Quelle doit être la sollicitude de l'abbé à l'égard des excommuniés » (RB 27). Dans ce chapitre, le saint abbé montre tout son cœur dans son rôle de père (*abbas*), de médecin et de berger. Le caractère christologique de la Règle bénédictine est fortement perçu lorsqu'il est dit que l'abbé reçoit ce nom à cause du Christ, qui apparaît ici comme Père (c'est un titre rarement attribué au Christ ; cf. RB 2,1-6). En premier lieu, selon RB 27, l'abbé apparaît comme le « sage médecin » qui doit agir « avec toute la sollicitude » envers les frères coupables (RB 27,1-2), il doit « prendre soin » d'eux, ce qui implique du temps, de l'énergie, de la sagesse, de la prière, de la patience, de la discrétion. Rappelez-vous ce que le Seigneur a dit : « Ce sont les malades qui ont besoin du médecin, et non ceux qui sont en bonne santé » (v. 1 ; Mt 9, 12). L'abbé, avec l'aide de « frères âgés et sages » (*sympectes*), doit chercher à soigner son frère malade. En utilisant un vocabulaire pastoral, médicinal et dynamique, saint Benoît n'a qu'une seule intention : le salut de l'âme perdue. L'abbé ne doit jamais négliger le salut des âmes qui lui sont confiées (figure de l'abbé comme père et berger ; cf. RB 2,33). Il doit toujours se rappeler sa responsabilité pour le progrès du troupeau (RB 2,7-10, 30-32), il doit utiliser un double enseignement, c'est-à-dire des paroles et des actions (RB 2,11-15) et promouvoir l'amitié des moines avec Dieu (RB 2,9). Remarquons l'aspect pascal de ce chapitre : l'abbé, qui « tient dans le monastère la place du Christ » (RB 2,1-2), cherche le salut de ses brebis ; il est le père, le maître, le médecin et le berger qui engendre la vie dans ses brebis ; il est celui qui, usant de la vertu de discrétion, dispose « tellement toutes choses que les forts désirent faire davantage, et que les faibles ne se découragent pas » (RB 64,19). La tâche de l'abbé est « difficile et ardue » (RB 2,31), affirme clairement saint Benoît, mais c'est précisément en prenant soin des autres qu'il obtient le salut et se guérit lui-même : « tandis qu'il procurera l'amendement des autres par ses instructions, il arrivera à se corriger lui-même de ses propres défauts » (RB 2,40).

Plus loin, saint Benoît insiste sur le fait que l'abbé doit « employer tous ses soins » (*magnopere sollicitudinem* ; RB 27,5) à retrouver la brebis perdue, sans ménager ses efforts, à l'exemple du Christ Bon Pasteur, qui n'a épargné ni son énergie ni ses souffrances pour convertir et gagner la vie des pécheurs. Il doit aider les désobéissants à revoir leurs actions et à faire une humble réparation (RB 27,3). Saint Benoît utilise beaucoup de psychologie dans ce chapitre : le moine doit être réprimandé « confidentiellement », « comme à la dérobée », il est soucieux que le moine « ne soit absorbé par l'excès de la tristesse », cette tristesse qui détruit la vie spirituelle (RB 27,3). Une responsabilité communautaire dans la guérison du frère malade est requise : « que tous prient pour lui » (RB 27,4). Chacun doit être une « pâques » pour l'autre. Le bon abbé est celui qui imite le Seigneur, génère la vie et la communion ; le mauvais abbé est celui qui génère la mort et la division, il n'est donc pas un véritable abbé, il n'est pas un père, ni un maître, ni un berger, ni un médecin, mais un mercenaire, qui abandonne le troupeau comme une proie au mal et le laisse mourir, parce qu'il s'enfuit, se cache et se soustrait à ses responsabilités. Saint Benoît conclut le petit chapitre en paraphrasant la parabole du bon berger :

Qu'il [l'abbé] imite plutôt l'exemple du Bon Pasteur, qui, laissant sur les montagnes ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, s'en alla à la recherche d'une seule qui s'était égarée ; et il compatit tellement à sa faiblesse qu'il daigna la charger sur ses épaules sacrées et la rapporter ainsi à la bergerie » (v. 8-9).

Ce chapitre fait partie du code pénitentiel de la Règle. L'abbé, avec les « frères âgés et sages », doit corriger, admonester, appliquer des médicaments, des onguents ; l'Écriture Sainte apparaît comme un médicament pour l'âme (RB 28,1-3). La RB admet également l'expulsion du frère qui, souvent corrigé, refuse de changer d'attitude. Dans ce cas, l'abbé utilise « le fer de l'amputation », « le fer qui retranche » (RB 28,6), pour la préservation de la santé spirituelle du troupeau. Tout le code pénitentiel bénédictin vise à ne pas perdre les brebis confiées à l'abbé, mais il veut aussi sauvegarder la communauté. Lorsque les efforts de l'abbé - et des frères - réussiront à retrouver la brebis égarée et que le moine malade confessera humblement son erreur, alors ce sera Pâques pour tous, car le salut aura été trouvé.

La vie chrétienne est faite quotidiennement de nombreux moments de Pâques, de petits ou grands moments de salut. Il est donc nécessaire de cultiver une mémoire de la foi pour que les actions de salut que la bonté du Divin Pasteur accomplit dans notre histoire ne passent pas inaperçues et pour que notre vie soit toujours plus unie à la sienne, puisque l'union avec Dieu (et par conséquent avec nos frères) est le but de la vie monastique, comme le dit le nom lui-même : *mònos*. Le moine est celui qui a trouvé son unité, mais surtout il vit en union avec le Dieu trinitaire et unique. La beauté (*kalòs*) du moine consiste en ceci : « le moine est "beau" à cause de ses années de "familiarité" avec Dieu, à cause de sa vie dans l'Esprit, à cause de sa conformité progressive au Christ »⁴. La beauté du moine tient à sa transfiguration : plus il se conforme au Christ, plus il est uni à Dieu. « La transfiguration est la prophétie apportée par le monachisme. L'incarnation et la transfiguration parlent du mystère de la matière qui se manifeste et apporte Dieu : elles désignent la beauté comme la meilleure approche du christianisme »⁵. Chercher Dieu signifie chercher l'unité avec Lui (amour et prière) ; c'est un processus dans lequel ne peuvent manquer la charité, la communion avec les autres (amour fraternel), l'ascèse qui purifie le corps et la volonté en vue de la transfiguration :

Tout moine, quelle que soit la forme de vie qu'il mène, réalise fondamentalement et simultanément l'appel à la solitude, à la communion, à la transfiguration qu'est la beauté. Ceux qui n'ont pas le goût de la beauté manqueront de vision et de prière. Ceux qui n'aiment pas n'auront pas la communion avec la Très Sainte Trinité. Celui qui ne prie pas n'aura pas l'Esprit.⁶

⁴ M. Tenace, *Dire l'uomo. II. Dall'immagine di Dio alla somiglianza. La salvezza come divinizzazione*, Roma, Lipa, 2005, p. 110.

⁵ *Idem*.

⁶ *Idem*, p. 111.

3. Le prophète Jonas

L'histoire de Jonas est l'une des plus représentées dans l'art chrétien primitif. Jonas est le prophète qui tente de fuir Dieu parce qu'il ne veut pas accepter la mission que le Seigneur veut lui confier. L'histoire de Jonas révèle un Dieu lent à la colère et riche en miséricorde, fidèle, plein de tendresse et de pitié. Face à la résistance de Jonas, Dieu doit utiliser des moyens extrêmes pour lui faire accepter la mission qu'il entend lui confier. Pendant son voyage en bateau, Jonas est confronté à une grande tempête, envoyée par le Seigneur. Jonas se rend compte que la tempête est due à sa désobéissance à Dieu et, se sentant responsable de la vie des autres voyageurs, il leur demande de le jeter par-dessus bord pour que la mer se calme (cf. Jon 1, 10-16). Une fois jeté à la mer, « le Seigneur donna l'ordre à un grand poisson d'engloutir Jonas. Jonas demeura dans les entrailles du poisson trois jours et trois nuits » (Jon 2,1).



Giona rigettato, Catacombe dei Ss. Marcellino e Pietro.

Le fait que Jonas soit resté trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson symbolise le tombeau du Christ, où ce dernier est resté trois jours et d'où il est ressuscité comme il l'avait dit. Jésus lui-même se compare à Jonas, mais dit qu'il est plus grand que lui :

[Jésus] leur répondit : « Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, mais, en fait de signe, il ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas. En effet, comme Jonas est resté dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, le Fils de l'homme restera de même au cœur de la terre trois jours et trois nuits. Lors du Jugement, les habitants de Ninive se lèveront en même temps que cette génération, et ils la condamneront ; en effet, il se sont convertis en réponse à la proclamation faite par Jonas, et il y a ici bien plus que Jonas (Mt 12, 39-41).

Jonas préfigure Jésus : de même que la prédication de Jonas a converti la ville de Ninive, de même la prédication de Jésus est une proclamation de son message aux païens. Les habitants de Ninive, entendant le prophète Jonas, se repentent et se convertissent. Nous qui, en plus des prophètes, avons Jésus, la Parole vivante de Dieu, nous sommes appelés avec d'autant plus de raisons à nous repentir, à nous convertir, à faire de la place dans notre vie pour la grâce divine.

Jonas est également un exemple de prière de confiance. Alors qu'il se trouve dans le ventre du poisson, il prie en disant : « Dans ma détresse, je crie vers le Seigneur, et il me répond » (Jon 2,3) et

conclut : « Au Seigneur appartient le salut » (Jon 2,10). Ainsi, Dieu le fait sortir des entrailles du poisson et lui confie à nouveau la mission de prêcher la conversion de la ville de Ninive. Par sa prédication, le prophète obtient la repentance et la conversion des habitants de la ville (Jon 3) qui est sauvée parce que le Seigneur est un « Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère et plein d'amour » (Jon 4,2).

Quelques années après le Jubilé de la Miséricorde, l'histoire du prophète grincheux et ingrat nous rappelle que la bonté de Dieu est incommensurable et sa patience infinie. Il n'abandonne pas l'homme et cherche à lui inspirer confiance, foi et espérance. Nous aussi, comme Jonas, nous pouvons vaciller dans notre confiance en Dieu, devenir rebelles à sa volonté. Saint Benoît invite le moine à « ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu » (RB 4,74) et à « mettre en Dieu son espérance » (RB 4,41). En outre, face aux difficultés, le moine ne doit pas fuir, terrifié, en abandonnant la voie du salut (RB Prol 47-48). (Saint Benoît parle en effet de l' « entrée toujours étroite » que représente cette voie du salut (RB Prol 48). Le cheminement peut être parfois douloureux, mais il est nécessaire dans le processus de purification. C'est avec le temps que « le cœur se dilate » (RB Prol 49), c'est-à-dire qu'il se conforme au Christ à tel point que la douleur se transforme en joie, le tremblement en paix. Avec un cœur élargi, il est possible de « courir la voie des préceptes de Dieu », sans le poids excessif du péché, car celui qui trouve Dieu est capable de vivre même les choses difficiles « avec une ineffable douceur d'amour » (RB Prol 49). Comme dans le cas de Jonas et d'autres personnages bibliques, il peut arriver qu'un commandement du Seigneur ne nous plaise pas, nous essayons de nous en débarrasser, nous fermons les yeux et les oreilles de l'esprit, et nous pouvons même nous renfermer dans la rébellion. Nous ne nous sentons pas capables de faire le travail qui nous est confié, par exemple. Saint Benoît prévoit au chapitre 68 qu'un frère peut se trouver dans cette situation. Dans ce cas, le moine reçoit d'abord l'ordre « en toute mansuétude et obéissance » (RB 68,1), pour éviter toute controverse et confrontation inutile. Puis, avec une attitude « patiente », « humble » et « au moment opportun », il présente les raisons de son impossibilité à l'abbé, sans faire preuve d'orgueil (RB 68,2-3). Ces attitudes du moine présupposent que l'abbé, à son tour, est capable d'écouter attentivement et patiemment le frère qu'il a en face de lui. Avec un sage discernement, l'abbé prendra une nouvelle décision : soit il révisera son ordre, soit il maintiendra l'ordre donné. Dans ce dernier cas, le moine doit obéir et ne pas se sentir seul car il sera aidé par Dieu : « il obéira par amour, se confiant dans le secours de Dieu » (RB 68,5). Tout comme Dieu a utilisé des moyens extrêmes et inattendus pour enseigner à Jonas sa volonté, il peut faire de même avec nous. Pour raccourcir le chemin et éviter la rébellion, saint Benoît organise la vie cénobitique de telle sorte que le moine soit toujours dans une attitude d'écoute attentive de la Parole divine, prêt à accomplir sa sainte volonté. Rappelons aussi que l'obéissance bénédictine n'est pas seulement verticale, c'est-à-dire vers l'abbé, mais qu'elle est un énorme « bien » qui doit aussi être vécu horizontalement, c'est-à-dire entre les frères (cf. RB 71). À tout moment, le moine peut compter sur l'aide de Dieu, qui opère le salut dans sa vie, le guidant et le libérant tout au long du chemin. Voici les différentes situations et moments de Pâques, tels qu'ils sont écrits, dans la vie quotidienne. Dieu est un Dieu qui sauve (cf. Ps 67,21).

4. Le Livre de Daniel

Trois récits extraits du livre de Daniel ont été largement représentés dans l'art chrétien primitif comme symboles de la Pâque : Daniel dans la fosse aux lions (Dn 6 et 14), les trois jeunes Juifs dans la fournaise ardente (Dn 3) et Suzanne accusée par les méchants anciens (Dn 13).

La fidélité de ces personnages au Dieu Unique vaut la condamnation des hommes. Daniel est mis dans la fosse aux lions parce qu'il priait le Dieu vivant ; les trois jeunes Hébreux sont jetés dans la fournaise parce qu'ils ne veulent pas trahir leur foi en Dieu, ce qui serait arrivé s'ils avaient adoré la statue d'or que le roi avait fait construire ; Susanne est accusée à tort. Dans ces trois cas, Dieu n'abandonne pas ses serviteurs, mais écoute leur prière, leur vient en aide et démasque les injustes pour que les justes l'emportent. Toutes ces histoires sont des images de salut, des symboles de la Pâque du Christ.

Les histoires de Daniel et des trois Hébreux sont assez semblables : les Babyloniens ont persécuté et condamné à mort les fidèles du Dieu Unique parce qu'ils rejetaient l'idolâtrie. Ils sont des images de martyrs et des exemples de grande foi et de fidélité en Dieu qui écoute et répond aux prières de ses serviteurs.



Danielle nella fossa dei leoni, III-IV sec., Catacomba dei Ss. Marcellino e Pietro.

La fosse où Daniel est placé, au milieu des lions, rappelle le tombeau du Christ, tout comme lorsqu'il en sort, il préfigure le Christ qui se lève, qui sort du tombeau victorieux de la mort. Le souhait du roi qui espérait sauver Daniel – « Ton Dieu, que tu sers avec tant de constance, c'est lui qui te délivrera ! » (Dn 6,17) - est confirmé par l'action puissante de Dieu qui envoie « son ange, qui a fermé la gueule des lions » (Dn 6,23). Lorsque Daniel sortit de la fosse, « il n'avait aucune blessure, car il avait eu foi en son Dieu » (Dn 6,24). Pour les chrétiens, Daniel est le signe que la foi en Dieu sauve, car « il délivre et il sauve, il accomplit des signes et des prodiges, au ciel et sur la terre, lui qui a sauvé Daniel de la griffe des lions » (Dn 6,28). Les lions symbolisent les tentations et les démons qui assaillent ses fidèles. Certains auteurs ont vu dans la fosse aux lions la préfiguration des fonts baptismaux.

Dans le récit de Daniel, nous trouvons aussi un aspect eucharistique : il jeûne et est ensuite nourri par Dieu qui envoie le prophète Habacuc pour nourrir le jeune homme qui était dans la fosse depuis six jours (Dn 14,33-39). Nous trouvons un épisode similaire dans la vie de Saint Benoît. Ayant quitté Rome et s'étant réfugié sur le mont Subiaco, le jeune ermite fut aidé par le moine romain qui vivait dans un monastère proche de la grotte où il s'était installé et qui, certains jours, lui apportait de la nourriture. Un jour, cependant, Dieu voulut « accorder à Romano le repos de ses travaux et montrer aux hommes la vie exemplaire de Benoît, afin que la lampe du chandelier éclaire tous ceux qui se

trouvaient dans la maison » (*Dialogues* I,6) et fit en sorte qu'un prêtre lui apporte de la nourriture. C'était Pâques. Saint Benoît, réfugié depuis longtemps dans cette grotte, ne connaissait pas la date. Le prêtre, qui avait reçu l'ordre de Dieu d'apporter de la nourriture au saint ermite, le trouva et, après de saints discours et prières, l'invita à prendre le repas ensemble car, dit-il, « aujourd'hui, c'est Pâques ». Saint Benoît répondit : « Je sais que c'est Pâques parce que j'ai eu la joie de vous voir ». Le prêtre a répondu :

« Aujourd'hui, en effet, c'est le jour de la résurrection du Seigneur ; il n'est pas bon pour vous de jeûner, et c'est précisément pour cela que je vous ai été envoyé, afin que nous nous nourrissions ensemble des dons du Seigneur tout-puissant ». Ils mangèrent donc en bénissant le Seigneur. Après le repas et la conversation, le prêtre retourna à son église (*Dialogues* I,7).

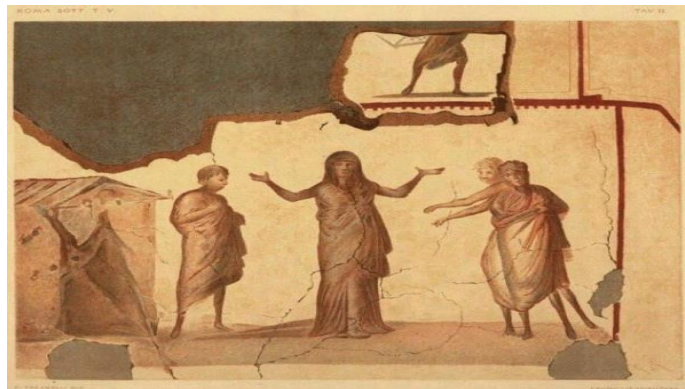
Nous percevons ici le caractère communautaire de la Sainte Pâque. La résurrection du Christ réunit, rassemble, crée la communion, conduit à la charité et à l'attention mutuelle. Le serviteur de Dieu, bien qu'il ait voulu vivre dans une parfaite solitude, comme c'est souvent le cas des ermites, a été découvert par des bergers qui sont venus lui rendre visite pour être instruits des commandements de Dieu. Dès lors, Benoît « commença à être recherché par beaucoup, qui, tout en lui apportant des aliments pour le corps, recevaient de sa bouche dans leur cœur des aliments pour la vie de l'esprit » (*Dialogues* III,1). La vie du moine solitaire est aussi une vie de communion, car par sa prière et son ascèse, il participe au mystère de la communion des saints, il prie pour l'Église de Dieu, et il bénéficie lui aussi des grâces qui découlent de cette abondante communion. Il ne pouvait en être autrement, puisque Dieu lui-même est Un et Trine, il est une communion d'amour. Enfin, dans les deux histoires, le chrétien qui jeûne est nourri spirituellement par Dieu. En particulier, l'épisode de Daniel résume les aspects de la pratique religieuse chrétienne (prière, jeûne, eucharistie, baptême), surtout pendant le temps du Carême, où la communauté et les catéchumènes se préparent à la Pâque du Seigneur.



I tre giovani nella fornace, Catacombe di Priscilla, Roma.

Les trois jeunes Hébreux - Sidrac, Misac et Abdénago - font preuve d'une grande foi. Plus que la libération dans ce monde, ils sont l'expression de la foi dans la libération future et dans la certitude de la vie éternelle, c'est pourquoi ils refusent d'adorer la statue du roi. « Alors, on ligota ces hommes, vêtus de leurs manteaux, de leurs tuniques, de leurs bonnets et de leurs autres vêtements, et on les jeta dans la fournaise de feu ardent » (Dn 3,21). Après avoir été jetés dans la fournaise, « ils marchaient au milieu des flammes, ils louaient Dieu et bénissaient le Seigneur » (Dn 3,24). Dieu leur envoie un ange pour les sauver et « le feu ne les toucha pas du tout, et ne leur causa ni douleur ni dommage » (Dn 3,50). Les trois jeunes hommes, ensemble, chantent et bénissent le Seigneur « d'une seule voix » (Dn 3,51). C'est l'efficacité de la prière communautaire qui ne reste pas sans réponse. Il est facile

d'imaginer que les flammes du feu toujours croissant sont l'image du feu éternel, dont seul Dieu peut sauver l'homme. Au jour du Jugement, le chrétien peut compter sur la miséricorde divine.



Susanna difesa da Daniele, Cappella Greca, Catacombi di Priscilla, Roma.

La justice de Dieu libère ses serviteurs même de l'hypocrisie des méchants. C'est le message de l'histoire de Suzanne, une femme qui était « très belle et craignait le Seigneur », qui avait été instruite dans la loi de Moïse (Dn 13,2-3), mais qui, parce qu'elle ne voulait pas avoir de relations avec deux anciens débauchés, est injustement accusée par ceux-ci d'avoir eu des relations avec un jeune homme dans le jardin. Suzanne préfère la mort au péché (Dn 13,23). En effet, après un procès public, fondé sur de fausses accusations, elle est condamnée à mort (Dn 13,41). A ce moment-là, Suzanne élève une prière au Seigneur :

Alors elle cria d'une voix forte : « Dieu éternel, toi qui pénètres les secrets, toi qui connais toutes choses avant qu'elles n'arrivent, tu sais qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage. Voici que je vais mourir, sans avoir fait de tout ce que leur méchanceté a imaginé contre moi » (Dn 13,42-43).

C'est à ce moment que Dieu intervient : « Le Seigneur entendit sa voix » (Dn 13,44). Dieu a entendu la supplique de Suzanne et a envoyé Daniel pour la défendre (Dn 13,45 et suivants). Malgré son jeune âge, Dieu insuffle à Daniel la sagesse d'en haut, et c'est pourquoi il sera inscrit parmi les anciens du peuple (Dn 13,50). Finalement, le faux témoignage des anciens est exposé et Suzanne est sauvée. Toute la foule bénit Dieu, tandis que les menteurs sont condamnés à mort. Ici aussi, nous voyons la scène du Jugement dernier : d'un côté, les innocents sont acquittés et reçoivent la vie, de l'autre, les injustes sont condamnés à mort. La vertu de Suzanne est louée et récompensée, tandis que le vice des méchants est puni. Elle est un modèle de lutte contre la tentation, alors que les méchants se laissent consumer par le péché. Elle est aussi le modèle de l'Église : la jeune, belle et pure épouse du Christ, tandis que le bain dans le jardin est vu comme une préfiguration du baptême. Enfin, Suzanne est le modèle du Christ lui-même, qui souffre en silence et ne répond pas aux fausses accusations.

Toutes ces personnes sont des exemples de la puissance salvatrice de Dieu dans l'histoire universelle, mais aussi dans l'histoire individuelle. Ils ont invoqué le Seigneur et ont été délivrés du pouvoir du mal et de la mort. Comme le divin Maître, le chrétien ne paie pas le mal par le mal, il n'utilise pas la violence : « Comment peut-on rendre le mal pour le bien ? Ils ont creusé une fosse pour me perdre. Souviens-toi que je me suis tenu en ta présence, pour te parler en leur faveur, pour détourner d'eux ta colère » (Jr 18,20). Le chrétien imite le Serviteur de Dieu qui souffre en silence :

« Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche » (Is 53,7). Dans le combat quotidien, le chrétien dispose d'armes plus puissantes : l'amour et la prière.

Saint Benoît dit que nous ne devons pas nous comporter comme des injustes ou des accusateurs, mais vivre dans la vérité et la charité du Christ. Il écrit :

Ne point porter faux témoignage.
Ne point satisfaire sa colère.
Ne pas se réserver un temps pour la vengeance.
Ne pas avoir la fausseté dans le cœur.
Ne point donner une paix simulée.
Ne point se départir de la charité.
Ne point jurer, de peur de se parjurer.
Dire la vérité de cœur comme de bouche.
Ne point rendre le mal pour le mal.
Ne faire injustice à personne, mais supporter patiemment celle qu'on nous fait.
Aimer ses ennemis.
Ne point maudire ceux qui nous maudissent, mais plutôt bénir.
Soutenir persécution pour la justice.
Garder sa bouche de tout propos mauvais ou pernicieux.
Ne haïr personne.
N'avoir ni jalousie ni envie.
Ne pas aimer à contester.
Fuir l'élévation du cœur.
Respecter les anciens.
Aimer les plus jeunes.
Prier pour ses ennemis dans l'amour de Jésus-Christ.
Se remettre en paix avant le coucher du soleil avec ses contradicteurs.
Et ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu.

(RB 4,7.22-33.51.65-74)

La Règle bénédictine veut éviter toute forme de violence psychologique ou physique (voir, par exemple, RB 70). Les moines reçoivent à deux reprises une « règle d'or » : « Ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas être fait à soi-même » (RB 4,9 ; 70,7 ; cf. Tb 4,16 et Mt 7,12), et encore : « Que nul ne cherche ce qu'il juge devoir lui être avantageux, mais plutôt ce qui l'est aux autres » (RB 72,7 ; cf. 1Cor 10,24.33 ; 13,5 ; Phil 2,4). De plus, Dieu voit tout le monde et partout (RB 4,49), et cela suffit pour « veiller à toute heure sur les actions de sa vie » (RB 4,48). Saint Benoît considère avec sagesse que le mal peut se présenter au sein de la communauté et en chaque moine (cf. 4^{ème} et 5^{ème} degrés d'humilité, RB 7,35-43). C'est pourquoi il les exhorte à « supporter avec une grande patience les infirmités d'autrui soit corporelles, soit spirituelles » (RB 72,5). Le quatrième degré d'humilité montre comment le moine doit imiter le Seigneur, doux et humble :

Le quatrième degré d'humilité consiste à embrasser la patiente, gardant le silence dans l'exercice de l'obéissance, dans les choses dures et les contrariétés, au milieu même de toute sorte d'injures, supportant tout sans se laisser ni reculer, car l'Écriture dit : « Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ». Et encore : « Que ton cœur s'affermisse et sache attendre le Seigneur » (RB 7, 35-37).

La Règle appelle à une patience qui s'exerce dans le silence, non seulement le silence des lèvres, mais aussi celui du cœur. Il s'agit d'embrasser la souffrance avec ardeur, générosité et patience, persévérance et confiance dans l'attente du Seigneur qui vient toujours en aide aux justes qui l'invoquent⁷. La patience, la sérénité, le silence, la foi dans la main puissante et la miséricorde du Seigneur qui sauve : voilà ce que nous demande saint Benoît. Nous pouvons tous être la cible d'une fausse accusation ou la victime du mal. Nous pouvons aussi subir des persécutions à cause de notre foi ou de notre droiture de vie, que ce soit dans la famille, au travail ou même au sein de l'Église. Nous pouvons même faire l'expérience de l'abandon des hommes et des frères, mais le message de saint Benoît et les récits bibliques avec leurs iconographies respectives nous invitent à avoir foi dans le Seigneur qui est la Vérité, qui ne nous trompe pas et ne nous abandonne jamais. L'expérience de l'abandon est l'une des situations les plus douloureuses de la vie humaine. La fausse accusation de quelqu'un que vous pensiez être un ami ou un frère est pire que la fausse accusation d'un ennemi :

Si l'insulte me venait d'un ennemi, je pourrais l'endurer ; si mon rival s'élevait contre moi, je pourrais me dérober. Mais toi, un homme de mon rang, mon familier, mon intime ! Que notre entente était bonne, quand nous allions d'un même pas dans la maison de Dieu ! (Ps 55, 13-15).

Malgré tout, le psalmiste ne doute pas que le Seigneur interviendra en sa faveur :

Pour moi, je crie vers Dieu : le Seigneur me sauvera. Le soir et le matin et à midi, je me plains, je suis inquiet. Et Dieu a entendu ma voix, il m'apporte la paix. Il me délivre dans le combat que je menais ; ils étaient une foule autour de moi. Que Dieu entende et qu'il réponde, lui qui règne dès l'origine, à ceux-là qui ne changent pas, et ne craignent pas Dieu (Ps 55, 17-20).

Les difficultés et les épreuves que nous vivons sont pédagogiques, elles servent à notre maturité progressive. Dans la solitude de la grotte de Subiaco, saint Benoît a également connu un processus de maturation, « il dut supporter et surmonter en ce lieu les trois tentations fondamentales de chaque être humain: la tentation de l'affirmation personnelle et du désir de se placer lui-même au centre, la tentation de la sensualité et, enfin, la tentation de la colère et de la vengeance »⁸. Sa vie n'a pas manqué de souffrir de la jalousie d'un prêtre de la région, un frère dans la foi, un chrétien comme lui. Nous devons admettre que le mal existe au sein de l'Église et de nos communautés ; nous pouvons rencontrer des personnes carriéristes, ambitieuses, méchantes et également sans foi. Il nous coûtera probablement plus cher de combattre le mal intérieur que le mal extérieur, mais ce combat est nécessaire. Nous ne serons pas de vrais chrétiens si nous ne souffrons pas de la persécution comme Jésus. Nous devons être conscients que de tout cela découle une maturité indispensable pour trouver la paix pour nous-mêmes et pour les autres, et pour pouvoir construire quelque chose d'utile pour tous, sans être esclaves des passions ou des conditions qui nous emprisonnent en nous-mêmes.

La foi doit se poursuivre et persévérer malgré les difficultés. La confiance en Dieu dans l'adversité, vécue avec patience et sérénité, sera récompensée par la victoire du bien sur le mal, de la vie sur la mort. Dieu est fidèle, il entend et répond à la prière de l'homme qui le cherche avec un cœur

⁷ Cfr. J. LECLERCQ, *Regards monastiques sur le Christ au Moyen-Âge*, Paris, Desclée, 1993, p. 52.

⁸ BENEDETTO XVI, *San Benedetto da Norcia*, Udienza generale del 9 aprile 2008, disponibile su: http://www.vatican.va/content/benedict-xvi/it/audiences/2008/documents/hf_ben-xvi_aud_20080409.html.

sincère. C'est l'expérience pascale que nous faisons chaque jour : la Pâque du Seigneur nous conduit à la vie éternelle, mais elle commence à nous transfigurer ici et maintenant, dans ce monde.

Un autre aspect important à noter est que Daniel, les jeunes Hébreux et Suzanne, dans l'iconographie ancienne, tendent leurs bras dans une position de prière, formant une croix avec leur corps. Les Pères ont vu dans cette scène le Christ lui-même qui, crucifié, prie son père et demande pardon à ses assassins. De cette manière, les personnages du livre de Daniel sont un modèle de prière et de libération.

La sainte Pâque, que le moine attend avec la joie du désir suscité par l'Esprit (RB 49,7), régit la vie de la communauté : tout s'accomplit de Pâques en Pâques (RB 8,1-4 ; 48). La vie quotidienne du moine est partagée entre la lecture, le travail et la prière. Les moments de prière liturgique rythment la journée monastique, car le moine est un « homme liturgique », voué à la prière communautaire et personnelle. Chaque jour, en effet, les moines se réunissent dans le chœur pour louer le Seigneur sept fois, un nombre symbolique qui indique la plénitude de la prière et contient en lui-même le précepte de prier sans cesse (cf. Lc 18,1 ; 1Ts 5,17). Ainsi, les moines sanctifient le temps (jour, semaine, année) en ayant Pâques comme point de départ et d'arrivée. La structure même de l'*Opus Dei* révèle la centralité de la Sainte Pâque. Par exemple, les laudes célèbrent chaque jour Pâques : la victoire de la lumière qui dissipe les ténèbres donne un aspect pascal à chaque matin dans le chœur monastique ; les psaumes ainsi que les hymnes expriment bien l'accueil de la lumière du soleil comme symbole de la lumière du Christ ressuscité. Le dimanche est la célébration hebdomadaire de Pâques. A cet égard, il est bon de noter l'importance du chant de l'*Alleluia* dans la RB, auquel Benoît consacre un chapitre entier (RB 15). La coutume du rite romain était de réserver l'*Alleluia* pour Pâques et le dimanche. La RB prévoit le chant de l'*Alleluia* tout au long de l'année, progressivement, sauf pendant le Carême. La célébration de la fête des saints (RB 14) a également un caractère pascal : les saints sont le fruit de la Résurrection du Christ. En résumé, tout le code liturgique de la Règle bénédictine est ordonné à la célébration de la Pâque annuelle, hebdomadaire et quotidienne dans la vie de l'homme racheté et illuminé par le Christ ressuscité.

C'est précisément parce que la célébration de la Pâque en ces temps est au centre de la vie du moine que saint Benoît prend soin de parler aussi de la « manière » de prier et des « dispositions intérieures » qui doivent animer le moine dans les psaumes et dans la prière (RB 19 et 20). Nous devons croire et nous souvenir toujours que nous vivons continuellement en présence de Dieu, ce qui exige une actualisation quotidienne de la foi dans le Mystère pascal ; nous devons aussi devenir des adorateurs de Dieu comme les anges (RB 19). Les attitudes propres à l'homme qui prie sont l'humilité, la pureté de la dévotion et du cœur, la componction des larmes, l'écoute plutôt que la parole (RB 20 ; 52). Le thème de la prière rencontre le thème de la « vie angélique ». La prière monastique se fait en « présence des anges » (RB 19,5) : chanter, c'est imiter les anges, c'est offrir à Dieu sans cesse un encens d'agréable parfum. Le moine ne se « désincarne » donc pas pour devenir un ange, mais il imite sa fonction de prière et d'adoration et s'associe en même temps à la louange que les anges doivent à Dieu. La prière monastique révèle ainsi son aspect eschatologique, car le moine tend vers la vie au ciel, le paradis céleste, la vie avec Dieu, qui peut être « savourée » dans le chœur monastique et les cloîtres du monastère⁹. La prière liturgique dispose le cœur du moine pour que Dieu puisse y travailler avec sa grâce et le transformer en le conformant à lui-même. La prière a un aspect personnel, d'écoute et de réponse à Dieu qui nous interpelle, mais elle a aussi un caractère communautaire, qui fonde et soutient la communauté de ceux qui croient au Christ et ont tout abandonné pour le suivre. C'est

⁹ Cfr. J. LECLERCQ, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Paris, Cerf, 2008, pp. 59-60.

pourquoi l'Office divin est considéré comme le Christ lui-même, parce qu'il s'agit là aussi d'une rencontre avec Lui : « Qu'on ne préfère donc rien à l'œuvre de Dieu » (RB 43, 3) et « Ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4, 21).

* * *

À la lumière de la résurrection du Christ, les chrétiens ont lu de nombreux autres épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament comme des symboles du salut, c'est-à-dire de la Pâque, comme l'histoire de Noé et de la construction de l'arche, d'Abraham et du sacrifice d'Isaac, de la résurrection de Lazare. Ils ont également fait une lecture chrétienne de symboles païens déjà connus : Le Bon Pasteur, symbole de l'*humanitas* dans le monde païen, devient pour les chrétiens le symbole du Christ ressuscité ; la figure du priant, symbole de la *pietas*, devient le symbole de la prière et de la confiance en Dieu ; l'ancre, symbole de l'espérance, peut être lue comme le symbole de la croix du Christ, à cause de sa forme, ou comme le symbole de la sécurité et de l'espérance du salut par la foi en Jésus ; la barque, symbole de l'éternité, est pour les chrétiens l'Église elle-même, la barque mystique, qui a Jésus à la barre qui la guide d'une main ferme ; Jésus est aussi le Phare qui conduit les âmes vers le port sûr. La figure du poisson, en revanche, est un symbole chrétien original, qui signifie en premier lieu le Christ lui-même, car le mot grec pour poisson est *ichthys*, et pour les chrétiens c'est un acronyme : I[esoùs] Ch[ristòs] Th[eoù] Y[iòs] S[otèr], c'est-à-dire : « Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur » ; mais le poisson symbolise aussi tout chrétien.

Les premiers chrétiens et les Pères de l'Église ont su lire le message de salut présent dans l'ensemble de l'Écriture Sainte, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Ils connaissaient ces symboles, ils savaient comment voir, lire et écouter ces récits, qui faisaient partie de leur vie et de leur expérience chrétienne. Même les analphabètes ont su lire, à travers les images, le mystère de l'Amour de Dieu. En outre, la méthode allégorique utilisée par les Pères et les auteurs chrétiens a illuminé l'Ancien Testament de la lumière de la résurrection du Christ. Les chrétiens savaient que rien de ce qui est important n'est immédiatement accessible, il faut donc faire un effort pour chercher le sens, qui est toujours caché.

Nous qui ne vivons pas aujourd'hui dans une culture de la foi avons encore plus besoin de cette recherche persévérante et incessante. Alors que pour les anciens chrétiens, l'aspect historique de ces histoires n'était pas important, aujourd'hui nous avons complètement perdu le sens du mythe, chrétien ou autre, et nous ne croyons à rien qui n'ait pas l'approbation des documents et surtout des médias. Cependant, le grand événement historique de l'incarnation du Verbe, sa vie, sa passion, sa mort et sa résurrection reste vrai.

La Règle de saint Benoît est un phare dans ce contexte, car elle ouvre nos yeux et nos oreilles à la lumière divine. De quelle manière ? Le moine consacre en effet les meilleurs moments de la journée à la *lectio divina*, surtout pendant le Carême (cf. RB 48 et 49) : deux, trois heures ou plus à la *lectio*, cette activité de l'esprit visant à une rencontre personnelle avec le Christ ressuscité qui illumine l'intelligence et la vie de chacun. Une place particulière est également réservée à l'Office divin, qui rythme la journée monastique, en plus du travail, nécessaire non seulement pour maintenir l'autosuffisance du monastère, mais aussi pour la purification du cœur, comme arme contre l'oisiveté, qui est la porte d'entrée du démon de l'acédie. Toute la Règle est orientée par la lumière de Pâques et tout est organisé pour que l'attitude d'écoute soit la caractéristique indispensable du bénédictin. La rencontre quotidienne avec le Christ se fait de manière personnelle, mais aussi communautaire. La vie cénobitique, le « vivre ensemble » signifie que « le moine cherche à vivre la divinisation en

accomplissant le but de la rédemption ; la reconstitution de la communion entre les hommes selon un ordre nouveau, celui de l'Esprit »¹⁰. La vie au monastère doit être réglée de telle sorte que les fruits de la Pâque du Christ soient toujours présents dans la communauté : la paix, l'amour, la charité.

La joie de Pâques nous pousse à être des témoins et des annonciateurs de l'événement du salut. Dans le cas du moine, son meilleur témoignage est la stabilité et la droiture dans ce qu'il a professé : c'est le témoignage pascal qu'il peut proclamer au monde, sans devoir quitter le cloître monastique. L'hospitalité, caractéristique bénédictine reconnue, est l'un des moyens par lesquels le moine accueille le Christ. La présence du Seigneur ressuscité, qui envahit et règne dans la vie de chaque moine, exige le soin des plus fragiles et des plus nécessiteux, en particulier des pauvres, des pèlerins et des malades ; elle exige la recherche du bien commun et non de l'intérêt personnel (RB 72) ; elle exige que nous vivions la charité parfaite de la Sainte Trinité (RB 7). Enfin, par la fidélité aux vœux, c'est-à-dire par sa stabilité, son obéissance et sa conformité au Christ, le moine témoigne d'une vie renouvelée par l'événement extraordinaire de Pâques et proclame au monde d'une voix forte : « Nous avons vu le Seigneur ! » (Jn 20, 25). Le Christ, notre espoir, est vraiment ressuscité. Alléluia !

*fr. Adriano BELLINI OSB
abellinosb@gmail.com*

¹⁰ Cfr. M. TENACE, *Dire l'uomo*, p. 109.